URL :http://www.liberation.fr/
PAYS :France
TYPE :Web Grand Public
JOURNALISTE :Balla Fofana

► 3 juin 2025 - 07:12

> Version en ligne

Une autre mode est possible : «Ce qui fera la différence sur le long terme, c'est de faire de la pédagogie pour changer notre rapport collectif au vêtement»

Alors que la loi sur l'ultra-fast fashion est examinée par le Sénat, des acteurs éthiques de la mode racontent leur métier. Dans notre troisième épisode, Lisa Gachet, fondatrice de la marque de prêt-à-porter Make My Lemonade. Pour ne rater aucun témoignage, aucune histoire, inscrivez-vous à notre nouvelle newsletter «Vécu»

Le Sénat examine à partir du lundi 2 juin la proposition de loi réglementant la «fast fashion». Un texte qui cible l'ultra-fast fashion tout en épargnant des enseignes comme H M et Zara. Dans le même temps, des entreprises françaises ont un modèle de production plus vertueux, sans pour autant être valorisées. Cette semaine, des patrons de marques éthiques nous racontent leur prise de conscience écologique et leur modèle économique. Aujourd'hui, Lisa Gachet, 37 ans, fondatrice de Make My Lemonade, sidérée par la communication de Shein.

«A 18 ans, je quitte le Médoc et j'arrive à Paris avec beaucoup de vêtements. Très vite je me rends compte qu'il y a un problème entre le nombre de jours dans l'année et le nombre de vêtements que j'ai. Ça me donne la nausée. A l'époque, on ne sait pas forcément que l'industrie textile est la deuxième industrie la plus polluante au monde . Mais c'est l'idée de consommer pour consommer qui me répugne de plus en plus. Je procède alors à un grand tri pour ne garder que les choses qui me rendent heureuse. Etudiante à l'école de mode Duperré, je commence à coudre mes vêtements. A l'époque, dans la promo dans laquelle je suis, s'habiller en seconde main n'est pas perçu comme un truc de pauvre. C'est même cool d'aller chez Emmaüs, chiner etc. Même nos professeurs nous encouragent à consommer différemment.

«Je quitte l'école en 2009. J'ai la chance d'intégrer le studio Homme de YSL en 2010. Je vois ce mastodonte qui fabrique des centaines de vêtements et généralement quelques jours avant le défilé. Le jour du défilé une grande partie de la production passe à la trappe. Pour finalement ne mettre en avant que cinq modèles que l'on va décliner dans dix couleurs. Dans cette maison de luxe, il y a aussi des soldes, les ventes au personnel. A cause de cette course à la bonne affaire et la quantité de vêtements produits, je ressens de nouveau cette nausée. En 2012, à la fin de mon contrat je pars en Inde un mois et demi pour me remettre les pieds sur terre. Après une autre expérience qui se finit mal je bosse en freelance à droite à gauche. Et je lance ma marque en 2015.

«Mon premier combat est d'éviter d'avoir des vêtements fabriqués par des enfants dans des ateliers que je n'ai pas choisis. J'opte alors pour des usines en Europe (Portugal, Italie), je peux m'y rendre quand je veux et faire des audits tout en réduisant mon empreinte carbone en n'allant pas dans les pays ateliers d'Asie. Nous avons une charte éthique que l'on partage sur notre site. Nous avons une boutique à Paris, une autre à Lyon. Nous avons trois collections de prêt-à-porter et deux collections maison qui se dévoilent chaque année. Je n'ai même pas envie de dire que c'est une mode éthique ou durable, parce que la meilleure façon de prendre soin de la planète, c'est de mettre les vêtements qu'on a déjà. Make My Lemonade habille les femmes au-delà du 42. Nos vêtements s'arrêtent à la taille 52. J'espère qu'on pourra faire du 54 bientôt. Proposer des grandes tailles c'est aussi montrer des corps différents. A partir de cet été, le

Tous droits de reproduction réservés

dispositif de l'affichage du coût environnemental [sur la base du volontariat, ndlr] des vêtements sera effectif, ce sera l'équivalent du Nutri-Score mais pour les vêtements nous sommes prêts.

«Au départ, je n'ai pas vraiment vu arriver Shein et Temu. Je suis dans ma bulle. Mais la campagne récente de pub Shein m'a sidérée. Il en faut du culot pour prétendre que condamner un modèle ultra-polluant revient à s'attaquer au principe même de liberté. Quant à l a proposition de loi, au départ , quand elle a été portée par les députés l'an dernier, je l'ai trouvée géniale. Le texte a créé une dynamique d'espoir. Depuis le soufflet est bien retombé.

«En tant qu'entreprise qui essaie d'être responsable, on ne se sent pas encouragée, bien qu'on se batte pour être rentable sans faire de grosse marge. On a une communauté qui s'agrandit donc on se retrouve avec des ruptures dans les tailles. A défaut de soutien étatique, nous travaillons à une levée de fonds communautaire, lancée le 26 mars. Plutôt que de donner le pouvoir à des investisseurs extérieurs, on a choisi de le donner à notre communauté qui connaît mieux que personne notre ADN, nos valeurs et nos engagements. On le fait via lita.co , une plateforme d'investissement durable, écologique et sociale.

«A court terme, une régularisation des pratiques de la fast fashion me semble nécessaire, mais ce qui fera la différence sur le long terme c'est de faire de la pédagogie pour éduquer les générations futures afin de changer les comportements d'achat et notre rapport collectif au vêtement. On pourrait imaginer aussi une sorte de note par entreprise qui viendrait mettre en valeur les efforts consentis d'un point de vue économique social et écologique.»

Tous droits de reproduction réservés